

commun sert de trait d'union entre eux.

Sur le terrain politique, tous deux marchent en sens inverse et il n'est pas éloigné le temps où ils se prodigueront de jolies injures. Sur le terrain religieux, ils ne sont guère plus d'accord; et, malgré quelques taches gallicanes, il faut rendre à la *Minerve* cette justice qu'elle n'a jamais confondu l'Immaculée Conception avec l'Incarnation.

Mais quand l'un d'eux injurie la *Gazette des Campagnes*, vite, l'autre accourt pour lui prêter main-forte. Sur ce point, ils sont toujours d'accord, les deux confrères! Et, malgré leurs prétentions qui ne sont pas minces, ils ne se croient jamais trop de deux.

Ils sont néanmoins parfaitement contents l'un de l'autre, et ils se mirent tour à tour dans leurs œuvres. Le *Journal* copie la *Minerve*, la *Minerve* copie le *Journal* qui parfois se recopie lui-même. Les injures à notre adresse résonnent à leurs oreilles comme une espèce de roucoulement amoureux qui les séduit et les entraîne l'un vers l'autre, en dépit des barrières qui les séparent. Paire d'amis!

Depuis quelques temps surtout ils s'acharnent à notre *Gazette*. Ils la croient mourante et c'est à qui lui donnera le dernier coup de pied. Eh! mon Dieu, nous ne pouvons pas mourir pour la seule fin de vous faire plaisir.

Mais c'est mourir deux fois que souffrir vos atteintes!

L'occasion, et non la cause, de leur fureur actuelle, c'est une citation du *Hausbæter* qu'ils nous accusent d'avoir fabriquée. Nous ne savons pourquoi cette citation leur a particulièrement dépié; et puisque les idées qui s'y trouvaient exprimées ne leur convenaient pas, ils n'avaient qu'à les réfuter. Rien n'était plus facile pour des journaux de leur force.

Ils ont trouvé plus simple d'en nier l'authenticité, et la *Minerve* a même mis en doute l'existence du *Hausbæter*, dont cette femme savante n'avait jamais entendu parler. Convaincue d'ignorance, et informée par la *Gazette* que ce journal était publié à Breslau, capitale de la Silésie, elle a alors demandé le No. du journal où nous avions trouvé cette citation. C'est un peu exigeant, et nous serions bien mal venus, nous croyons, si nous allions demander à la *Minerve* ou au *Journal* de nous indiquer les Nos. des journaux dont ils font des extraits.

Qui leur a dit d'ailleurs que nous avions fait nous-même cet extrait? La *Minerve* ne pourrait-elle pas publier certains extraits qu'un correspondant européen lui transmettrait, sans qu'elle put en indiquer exactement la source? Et devrait-on l'accuser de fabrication, si elle ne pouvait pas nous indiquer le No. du journal qui contient l'extrait cité?

Quand nous avons rapporté, par exemple, certaines paroles du Nonce Apostolique, Mgr. Chigi, nous avons affirmé une chose vraie. Mais nous parlions sur la foi d'un correspondant que nous ne voudrions pas traîner devant le public, mais dont la *Minerve* ne nierait pas la véracité si elle savait son nom.

La *Minerve* fera donc mieux de ne pas se montrer plus curieuse ni plus impertinente qu'il ne convient à une personne de son âge et de sa condition. Nous ne lui donnerons pas plus d'informations qu'elle n'en a, et si elle n'est pas satisfaite, c'est qu'elle manque de bonne foi et de bonne humeur. Nous ne voyons pas de quel droit elle voudrait mettre le nez dans nos affaires et dans nos archives.

"La Minerve"

M. le Rédacteur du *Journal des Trois-Rivières*, exprime comme suit son opinion sur la conduite insolente de la *Minerve* à notre égard. Elle peut maintenant donner le bras, cette pauvre vieille, au *Journal de Québec*.

"La *Minerve* déclare en reproduisant un article du *Journal*

de Québec contre la *Gazette des Campagnes* que nous n'aurons pas d'objection à demander à cette dernière de nous donner les preuves de l'authenticité de l'écrit qu'elle publiait, au sujet des pontifes de l'Église qui opposaient les opinions de quelque théologien romain aux décisions et aux principes de l'Église. La *Minerve*, prétend, et pourquoi ne pas le dire de suite, que la *Gazette des Campagnes* a fabriqué cet écrit. Le seul fait de supposer une chose aussi odieuse de la part d'un confrère, nous démontre ce que peut faire la *Minerve*, quels moyens elle peut employer, pour satisfaire sa haine et sa vengeance. A la place de la *Gazette des Campagnes*, nous n'aurions donné aucune explication à cette vieille commère insultante. Nous lui aurions dit tout simplement qu'elle était grossière. Mais la *Gazette* a bien voulu lui donner quelques explications qui auraient dû lui donner satisfaction, s'il n'y avait pas dessein arrêté chez elle de vouloir détruire la *Gazette des Campagnes*."

Encouragements à l'agriculture chez les Chinois et chez les Français

En Chine, les citoyens sont les enfants du roi, sans autres inégalités que celles qu'établissent le mérite et les talents. Ce peuple, vieux comme le monde, sait que les hommes naissent tous égaux, tous frères, tous nobles, comme ils retournent tous vers leur origine primitive, la terre..... la tombe..... le néant.

Leur langue n'a pas de termes pour exprimer la prétendue distinction de la naissance.

Ces hommes primitifs et droits n'ont jamais pu soupçonner une inégalité d'origine entre eux.

Notre peuple! qu'il aura à souffrir un jour, quand il aura subi au grand complet l'invasion de la civilisation Européenne! C'est dans l'agriculture surtout que ce peuple, nombreux comme une fourmière, est remarquable; quant à la guerre, il la considère comme un acte de folle barbarie.

En Chine, l'agriculture est honorée, protégée, pratiquée par les empereurs, par les magistrats, qui sont la plupart des fils de simples laboureurs élevés, suivant l'usage constant, par leur seul mérite, aux premières dignités de l'empire; enfin par toute la nation, qui a le bon sens d'honorer l'art le plus utile, celui qui nourrit les hommes et fait la principale puissance des nations.

Chaque année, le quinzième jour de la lune de mars, c'est-à-dire vers les premiers jours de mars, l'empereur procède en personne à la fête dite l'ouverture des terres.

Il se transporte sur le champ destiné à la cérémonie avec une très-grande pompe, accompagné des princes de la famille impériale, des présidents des tribunaux et des mandarins. Deux côtés du champ sont bordés par les officiers et les gardes de l'empereur; le troisième est réservé à tous les laboureurs de la province, qui accourent pour voir leur art honoré et pratiqué par le chef de l'empire; les mandarins occupent le quatrième.

L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne, et frappe neuf fois la terre avec son front pour adorer le tien (Dieu); il prononce à haute voix une prière, puis on lui amène une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le prince quitte alors ses habits impériaux, saisit les manches de la charrue, et ouvre plusieurs sillons; puis il remet la charrue aux principaux mandarins, qui labourent successivement et se piquent de dextérité.

La cérémonie se termine par une distribution d'argent et d'étoffes aux laboureurs qui sont présents et dont les plus habiles continuent le labourage en présence de l'empereur.

Le même jour, la cérémonie se pratique dans tout l'empire.